

LA VIE DE NOTRE GROUPE

Le 10 juin a eu lieu à la Mutualité la première réunion des lecteurs de « Socialisme ou Barbarie ». Environ 40 camarades étaient présents. Le camarade Chaulieu introduit la discussion en rappelant rapidement les principales positions qui caractérisent notre groupe. Il termine en exposant le but de ces réunions de lecteurs : établir un contact régulier, après chaque numéro, avec notre public, recueillir leurs appréciations, leurs critiques, leurs suggestions pour les numéros à venir.

Le camarade Bour, de la Gauche Communiste Internationaliste, tout en regrettant que la Revue ait condamné sommairement les groupes de gauche qui ont vécu pendant la période de bureaucratisation du mouvement ouvrier, affirme que son groupe a été favorablement intéressé par le « sérieux » de la Revue, par notre effort pour étudier les questions qui se posent au mouvement révolutionnaire. Ses critiques portent sur les points suivants :

— « Socialisme ou Barbarie » semble un peu trop obnubilé par le problème de la bureaucratie.

— Notre position syndicale, exprimée dans l'article « Le Cartel des Syndicats autonomes », doit être précisée davantage; le groupe semble s'être trop attaché à la forme antibureaucratique du Cartel, et non à son contenu politique et à ses prises de position pratique : n'a-t-on pas vu le Cartel diffuser un tract faisant l'apologie du Plan Marshall ?

— Sur le problème des luttes concrètes et de la construction du parti révolutionnaire, Bour pense que nous avons bien vu le double processus par lequel évolue la conscience du prolétariat, mais il insiste sur le second aspect, l'aspect pratique, le fait que le prolétariat lui-même, au cours des luttes se montre ou non capable de se conduire comme une avant-garde. Il y a actuellement, même pour l'ouvrier révolutionnaire, une « antinomie » entre ce que nous pensons et ce que nous sommes capables de réaliser ». Quel sera le rythme de maturation de la conscience révolutionnaire ? On ne peut le fixer de façon théorique; par exemple, il est probable, comme l'affirme le groupe « Socialisme ou Barbarie », que la guerre peut accélérer cette maturation; mais Bour pense que celle-ci se développe dès à

présent, et qu'il existe déjà des possibilités d'intervention de la part de l'avant-garde. C'est seulement dans ces expériences que se prouvera la possibilité de construire un parti révolutionnaire, où l'expérience du prolétariat rejoigne les positions théoriques.

— Sur l'élaboration d'un programme, que Chaulieu avait indiquée comme un des objectifs immédiats de notre groupe, Bour pense, comme pour la construction du parti, qu'on ne peut partir uniquement de bases théoriques; l'activité théorique d'un groupe ou d'un parti est extrêmement importante, mais le programme, synthèse de la théorie et de pratique, est construit et réalisé au cours de la montée révolutionnaire. Le parti a surtout un rôle de démystification, de clarification, il doit apporter au prolétariat les éléments théoriques nécessaires à son action.

— Le camarade fait enfin deux propositions concrètes : qu'un article soit écrit pour préciser le terme de « barbarie » qui a un certain passé dans la théorie révolutionnaire; que les réunions à venir soient centrées sur un sujet bien délimité.

Un certain nombre de camarades bordiguistes du groupe « Internationalisme » interviennent ensuite et tendent à faire porter la discussion sur les divergences existant entre les théories de ce groupe et nos propres positions.

Les camarades Philippe et Morel reprochent à Chaulieu d'avoir traité par-dessous la jambe des courants qui, depuis vingt ans, se sont opposés à la bureaucratie comme à l'orientation trotskiste; on ne peut nier que ces courants soient restés révolutionnaires quelle qu'ait été leur importance numérique; le devoir de « Socialisme ou Barbarie » était de présenter son idéologie à travers une discussion avec ces autres groupes, et non de vouloir à tout prix ouvrir une nouvelle « boutique » avec une marchandise plus ou moins empruntée ailleurs. Il n'est pas possible à un groupe qui se présente avec une certaine cohérence de pensée, de déclarer que l'histoire commence avec lui.

Ces camarades soulèvent ensuite des points théoriques.

Philippe demande si nous prenons l'alternative « Socialisme ou Barbarie » dans son sens classique, celui de la Révolution permanente. Pour lui, la période actuelle exige que cette perspective soit elle-même révisée; la différence établie par le groupe « Socialisme ou Barbarie » entre l'U.R.S.S. et les U.S.A. implique qu'il y ait là deux orientations possibles. Or pour le camarade, il n'y a qu'une seule orientation dans laquelle s'inscrivent les deux blocs, et l'U.R.S.S. est le miroir où le capitalisme américain voit son propre avenir (le camarade semble se méprendre sur les positions de notre groupe; une telle formulation est parfaitement acceptable pour nous). Mais une telle appréciation implique pour Philippe une révision de l'analyse marxiste du capitalisme et une critique de l'ancienne conception de la propriété : le capitalisme n'est pas lié à la propriété individuelle comme il l'était pour certains « marxistes ».

Morel insiste sur la même idée et va même plus loin : le terme de « classe » n'a plus de sens dans le capitalisme d'Etat russe; la bureaucratie russe n'est pas une « classe » au sens propre de ce terme et Marx lui-même avait déjà parlé de sociétés de type esclavagiste où l'Etat s'est substitué à la classe.

D'autre part, Morel reproche à notre perspective de dessiner le schéma d'une unification du monde en un seul système d'exploitation, alors que les faits semblent montrer une dislocation croissante et un cloisonnement des Etats, en particulier dans le bloc russe.

Enfin le camarade Salama, du même groupe, refuse la théorie selon laquelle la Russie serait le miroir du monde à venir; le système russe n'est

pas une « norme » historique vers laquelle le monde devait évoluer nécessairement, ni un facteur déterminant de cette évolution; c'est l'échec des révolutions de 1917-23 qui a introduit une nouvelle perspective historique qui n'existait pas auparavant. Depuis 1927 nous nous situons dans la « Barbarie » et le problème est posé de façon radicalement nouvelle: sortir de la « barbarie » (?)

Les interventions des différents camarades bordiguistes avaient déjà occupé une bonne partie de la réunion lorsque quelques autres camarades intervinrent pour déplorer le tour abstrait et dogmatique pris par la réunion; ils exprimèrent leurs propres réactions ou celles d'autres camarades à la lecture de « Socialisme ou Barbarie » en souhaitant que les camarades fassent des critiques et des suggestions plus positives.

Le camarade Léger se fait l'écho d'un certain nombre de réactions sur notre façon d'envisager la guerre qui vient; des lecteurs, tout en voyant que cette guerre peut effectivement occasionner un immense saut en avant dans la conscience prolétarienne, mettent l'accent sur les aspects purement négatifs et « barbares » de la guerre: destructions massives; désagrégation du prolétariat, « totalitarisation » brutale de la société; ils se demandent si ces facteurs ne deviendront pas décisifs et ne rendront pas la révolution objectivement impossible avant que la conscience révolutionnaire ait pu aboutir à l'action.

Le camarade Rico déclare qu'il a quitté le P.C.I. il y a deux ans, essouffé par l'activisme sans base imposé à ses militants. Ayant lu l'article de Lefort sur les erreurs de Trotski dans « Les Temps Modernes », puis le premier numéro de « Socialisme ou Barbarie », il fut attiré par notre effort pour poser sur une base nouvelle les problèmes théoriques. Sans nier le lien nécessaire qui existe entre la théorie et l'action, il pense que la tâche de l'époque actuelle est de ne pas gâcher l'avant-garde révolutionnaire en l'engageant dans des aventures, mais avant tout d'élaborer et de conserver un capital théorique. Si le groupe se présente à la classe ouvrière avec un programme tout fait qu'il considère comme la seule panacée, il a tort. Le camarade demande ensuite si une large liberté de discussion est assurée aux membres du groupe; tout en n'ayant pas de position définie sur le problème du parti, il a une méfiance instinctive à l'égard du parti traditionnel qui bluffe ses propres membres et la classe en imposant les idées sans discussion.

Enfin le camarade Michel ne constate aucun mûrissement mais plutôt un net recul de la classe ouvrière; il semble douteux que le prolétariat puisse réaliser le socialisme; dans ces conditions, si la société « directoriale » prolonge la société bourgeoise et marque un progrès par rapport à elle, l'idéologie socialiste, irréalisable, a peut-être désormais un caractère réactionnaire.

Ce compte-rendu ne peut mentionner toutes les réponses données par divers camarades du groupe à ces questions, en général très vastes. Au camarade Rico nous avons conseillé de lire le compte-rendu de la réunion du groupe sur la question du parti: pour nous la discussion dans le parti et hors du parti n'est pas un droit mais un devoir, et nous n'avons que faire de camarades qui « suivent ». Les statuts du groupe publiés dans le même numéro donnent à nos camarades le droit d'exprimer dans la revue et même, dans certaines limites, dans leur propagande individuelle des positions divergentes de celles de la majorité du groupe. Enfin, Chaulieu répondit aux objections du camarade Michel: on peut montrer que la conscience de la classe ouvrière continue à se développer si l'on comprend ce que ce mûrissement a de spécifique; il ne s'agit pas essentiellement d'une expérience intellectuelle; si l'histoire du mouvement ouvrier cons-

titue elle-même une expérience, c'est qu'à chaque stade cette expérience se trouve en quelque sorte matérialisée dans de nouvelles conditions d'exploitation. C'est ainsi que la bureaucratisation du mouvement ouvrier n'est plus maintenant un problème qui se pose uniquement de façon « subjective »; la bureaucratie est désormais une classe ancrée dans l'économie, et son exploitation devient immédiatement sensible aux ouvriers. Il faut dire également que cette expérience historique de la classe ouvrière progresse, car l'exploitation prend des formes de plus en plus nues et totales: la distinction entre dirigeants et exécutants est la dernière base — en même temps que la plus élémentaire — pour un régime de classe. Des expériences telles que celle exposée dans le texte « L'ouvrier américain », que notre rôle est de populariser, montrent combien ces conditions même développent dans le prolétariat les capacités nécessaires pour abolir son exploitation par les bureaucrates. Enfin, de toutes façons, et même en dehors de l'immense accroissement de l'exploitation qu'elle représente par rapport à la société capitaliste, la société « directoriale » est foncièrement réactionnaire sur le plan économique: la bureaucratie n'a aucune raison de développer les forces productives, et son pouvoir mondial prôné par Burnham, aboutirait à une régression plus profonde encore que la régression féodale.

Cette première réunion de lecteurs fut dans l'ensemble peu satisfaisante. L'assistance surtout était très réduite en comparaison de l'écho que suscite notre revue. La mauvaise préparation technique n'est pas la raison suffisante pour expliquer cet échec numérique et surtout l'échec qualitatif de la réunion. Nous croyons que l'attitude de notre public à l'égard de l'activité politique y est pour beaucoup: une large part de nos lecteurs semblent considérer « Socialisme ou Barbarie » beaucoup plus comme une revue d'études purement théoriques que comme l'expression d'un groupe politique dont l'objectif est, sans doute à travers une période de clarification et de propagande, de devenir un centre principal du regroupement de l'avant-garde.

D'autre part la composition de notre « auditoire » laissait elle-même à désirer. Près de la moitié des camarades non membres de notre groupe appartenaient à divers groupes « ultra-gauches ». Le mode d'intervention de ces camarades devait alourdir fatalement la réunion: discussion sur des questions de paternité ou d'originalité des idées, interventions extrêmement générales, longues et parfois confuses. L'importance donnée à la discussion de ces interventions par nos camarades fut une sorte de tribut payé au passé de « l'opposition de gauche ». Les camarades bordiguistes nous ont reproché, d'une part, de n'avoir pas mis à jour nos positions au cours d'une discussion avec eux, d'autre part de vouloir nous différencier à tout prix sans rien apporter de vraiment nouveau. Chaulieu leur répondit que notre attitude à leur égard est justifiée par un simple bilan: le bordiguisme est un courant international qui existe depuis 28 ans; nous ne lui faisons pas le reproche stupide de n'avoir pas fait la révolution pendant cette période, ni même de ne s'être pas développé numériquement; mais nous constatons que leur effort et leur apport idéologique fut presque nul, qu'ils se limitèrent à des discussions de points de détail, sans jamais tenter de faire le travail d'ensemble qu'exigeait si impérieusement la nouvelle situation. Nous étions parfaitement en droit, nous présentant avec une plateforme cohérente, universelle et suffisamment élaborée, de ne pas considérer, au départ, comme un devoir impérieux de nous situer de façon détaillée par rapport aux bordiguistes ou à d'autres. Montal donna à l'appui quelques exemples de ce que nous croyons être notre apport à la théorie révolutionnaire: l'étude du stalinisme comme phénomène original

au sein du mouvement ouvrier, et non comme simple réédition d'un quelconque réformisme; l'idée d'une expérience au sein du prolétariat qui s'est poursuivie entre les deux guerres et qui est positive, alors que les camarades parlent de « recul » et de la nécessité de « réveiller la conscience ouvrière »; notre appréciation du rôle du parti et de ses rapports avec la classe alors que les camarades en sont restés à une conception strictement léninienne, etc.

Nous aurons probablement l'occasion de parler plus complètement dans l'avenir des différents courants situés à la gauche du trotskisme, et notre intention n'est nullement de mépriser des camarades qui se situent constamment sur le terrain révolutionnaire, ou d'éviter la discussion avec eux. Mais il est certain que nous donnerons à nos réunions de lecteurs un caractère tout différent: contact direct avec les lecteurs, leurs besoins idéologiques et politiques, leurs exigences de tout ordre envers la revue. Quelques suggestions pour des articles à publier ont dès maintenant été retenues (article sur la « Barbarie », sur la « Résistance », sur la « démocratie populaire »). C'est une collaboration positive de cet ordre que nous voulons obtenir de nos lecteurs, ceux du moins qui attachent une importance « pratique » aux idées et à la théorie révolutionnaire que nous dégageons dans « Socialisme ou Barbarie ».

NOTES.

LA SITUATION INTERNATIONALE

Comme nous l'avions indiqué dans le dernier numéro la réouverture des négociations sur l'Allemagne avait d'abord pour objectif de permettre aux Russes de lever, sans trop perdre la face, le blocus de Berlin. Le 12 mai les « restrictions » sur les communications étaient levées. Le 23 mai s'ouvrait la Conférence de Paris.

La position des Russes à cette Conférence était nettement défavorable. L'épreuve de force du blocus n'avait réussi qu'à mettre en valeur la supériorité de la technique américaine, et à fournir à l'aviation des U.S.A. un large champ d'expérience et de perfectionnement. Economiquement, l'Allemagne orientale, privée du commerce avec l'Ouest et lourdement mise à tribut par la Russie, était menacée d'asphyxie. L'ensemble de l'Europe orientale a elle-même un besoin urgent de trouver de nouvelles sources de capitaux, pour réaliser ses plans ambitieux d'industrialisation. Si la Russie a dû céder sur le blocus pour obtenir le rétablissement du commerce allemand, elle semble aussi laisser une latitude plus grande à ses satellites: ainsi la Tchécoslovaquie est autorisée à demander des crédits en dollars; signe important du changement de rapport de forces en Europe, si l'on se souvient du brutal refus du Plan Marshall imposé à Prague, il y a un an et demi.

Ces facteurs très réels ont imposé un nouveau ton à Vichinsky lors de la Conférence: ton de businessman, politique de puissance cynique, nostalgie affectée des accords de Potsdam, abandon de la démagogie sur l'unité allemande. Sur ce dernier plan, ce n'est pas un succès mineur pour les occidentaux que d'avoir pu reprendre à leur profit ce thème de propagande. Les Russes, orientés avant tout vers les avantages économiques proposaient une unification dans le style Potsdam, avec un contrôle quadriparti sur l'Allemagne dans son ensemble et sur la Ruhr (point important pour eux, mais sur lequel personne ne pouvait avoir d'illusions). Les pouvoirs de l'hypothétique Gouvernement allemand seraient largement restreints par le Conseil Quadriparti où le veto russe pourrait jouer son rôle habituel.

Les Occidentaux laisseront bien entendre que de l'eau avait coulé sous les ponts depuis quelques années: l'économie de la zone Ouest restaurée, l'unité des trois zones pratiquement rétablie, une constitu-